

PUBLICISTES CHRÉTIENS

CHARLES BAUSSAN

LÉON GAUTIER



PARIS (VI^e)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

10, RUE CASSETTE, 10

1944



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LEON GAUTIER

Comme beaucoup d'autres écrivains, Léon Gautier a des racines rurales. Au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, ses ancêtres habitaient Carouges, en Normandie. Son grand-père en partit et fit, comme médecin-major, les campagnes de la Grande Armée.

Le père de Léon Gautier fut professeur. C'était un lettré, un humaniste ; il collabora, pour une part des plus importantes, au Dictionnaire Dezobry. Au début de la monarchie de Juillet, il dirigeait au Havre, au N^o 9 de la rue Fontaine-aux-Viviers, — aujourd'hui rue des Viviers, — une petite maison d'éducation.

C'est là que Léon Gautier naquit le 8 août 1832.

Une vie toute simple.

Il n'avait que trois ans quand il perdit sa mère. Il fut élevé par une tante, Mme Moyat, veuve d'un colonel de l'Empire, une femme d'une foi profonde et éclairée, qui forma en lui le chrétien.

Il l'était déjà au lycée de Laval, où il fit ses études, de 1845 à 1851 ; il l'était, sans respect humain, ces samedis soirs et ces veilles de fête, où si peu de mains se levaient quand on demandait quels étaient ceux qui voulaient aller trouver l'aumônier.

En classe, il se disputait les premières places avec Flatlers, — le futur colonel, — boursier comme lui. Deux émules et en même temps deux amis : les poings solides de Flatlers, qui, eux aussi, savaient bien travailler, défendaient à l'occasion le dos de Gautier contre d'autres poings trop agressifs.

Après le lycée de Laval, l'Ecole Sainte-Barbe ; puis

l'École des Chartes. En 1855, Léon Gautier en sort avec sa thèse : *Etude sur la poésie liturgique au moyen-âge*, et il devient secrétaire de Francis Guessard, à qui le Ministère avait confié la direction du « *Recueil des Anciens poètes de la France* ». Il accompagne Guessard en Italie et il découvre, à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise, le manuscrit de *l'Entrée en Espagne* : c'est la première étape de ses longs et beaux voyages à travers les Epopées françaises.

En 1856, à 24 ans, il est archiviste de la Haute-Marne. Le 1^{er} mars 1859, il entre aux Archives nationales, où il demeurera trente-huit ans. En 1866, il donne à l'École des Chartes un cours libre sur la poésie latine au moyen-âge, le premier qui y ait été donné, et, en 1871, il y est nommé professeur de paléographie. En 1877, il est élu membre de l'Académie des Inscriptions.

Il s'était marié, en 1859, avec Mlle Amélie Rivain et il en eut sept enfants. Il est mort à Paris, en 1897, le 25 août. Si l'auteur de *La Chevalerie* avait eu à choisir le jour de sa mort, en aurait-il choisi un autre que la Saint-Louis, le jour de la fête du saint chevalier ?

Et quelle mort fut aussi la sienne ! Dans le Bulletin des patronages des Frères de Saint-Vincent de Paul, le P. Hello, sans confesseur, l'a racontée : il a dit les élans et les actes d'adoration et d'amour avec lesquels Léon Gautier accueillit l'Hostie qui venait à lui, chez lui, les sentiments et les actes de contrition avec lesquels il reçut les saintes onctions, en récitant lui-même les prières de la liturgie.

« J'ai vu mourir bien des chrétiens, déclare le P. Hello ; jamais je n'ai vu de mort aussi belle. »



Une vie toute simple, toute droite, toute chrétienne. Et une vie d'un travail incroyable. Une œuvre immense : une centaine de volumes.

Etudes historiques et chansons de geste ; — études liturgiques ; — œuvres d'apologétique ; — œuvres sociales ; — œuvres littéraires.

En 1858 : *Comment il faut juger le moyen-âge* ; — *Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diploma-*

tique ; — *Essai d'une théorie catholique sur l'origine du langage* ; — *L'Entrée en Espagne, chanson de geste inédite.*

Puis viennent : *La définition catholique de l'histoire* ; — *Choix de prières tirées des manuscrits, du XII^e au XVI^e siècle* ; — *Scènes et nouvelles catholiques.*

En 1862 : *Voyage d'un catholique autour de sa chambre.*

En 1863 : *Benoît XI. Etude sur la Papauté au commencement du XIV^e siècle.*

En 1864 : *Etudes historiques pour la défense de l'Eglise.*

En 1865 : Une traduction française des *Psaumes* et *Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise.*

En 1866 : le premier volume des *Epopées françaises*, qui furent l'incessant travail de nombreuses années de Léon Gautier et formèrent cinq gros volumes in-8^o, y compris une Bibliographie des chansons de geste : ces *Epopées françaises* auxquelles tour à tour l'Académie des Inscriptions et l'Académie française ont décerné le grand prix Gobel.

En 1867 : *L'idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge.*

En 1868 : *Portraits littéraires.*

En 1870 : Un recueil de prières : *Le livre de tous ceux qui souffrent.*

En 1873 : *Portraits contemporains et questions actuelles* ; — *Appel aux ouvriers.*

En 1874 : *Histoire des Corporations ouvrières* ; — *Prières à la Vierge* ; — *Esprit du P. Faber* ; — *Histoire de la Charité.*

En 1875 : *La chanson de Roland.*

En 1876 : *Lettres d'un catholique.*

En 1878 : *Nouvelles Lettres d'un catholique* ; *Nouveaux Portraits.*

En 1884 : *La Chevalerie.*

Et dans les années qui suivent :

Histoire de la poésie liturgique au moyen-âge ; — *Les Tropes* ; — *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor* ; — *La poésie liturgique dans les cloîtres* ; — *Etudes et tableaux historiques* ; — *Portraits du XVII^e siècle* ; — *Portraits contemporains* ; — *La littérature catholique et nationale.*

On le voit : une grande partie de l'activité d'érudit et de lettré de Léon Gautier s'est attachée, — et cela

depuis sa thèse même de l'École des Chartes, — à la poésie latine du moyen âge et à la liturgie. Sur ce terrain, celui des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, des *Tropes*, de *l'Histoire de la poésie liturgique au moyen âge*, etc. il rencontra, tout naturellement, Dom Guéranger et Dom Chamard et devint leur ami.

Léon Gautier distribuait à tous, généreusement, les trésors acquis en d'interminables heures de travail. Il ne les distribuait pas seulement dans ses livres, mais dans le journal et dans la revue. Il donna à l'*Univers* des articles d'érudition ; il fit, au *Monde*, durant de longues années, la critique historique et littéraire ; il collabora fréquemment à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, à la *Revue du monde catholique*, à la *Revue des questions historiques* et au *Polybiblion*, dont il avait été l'un des fondateurs.



L'histoire a tenu une grande place dans la vie de Léon Gautier ; elle a tenu une grande place dans son œuvre : elle ne l'a pas pris tout entier.

« On a souvent, — a-t-il dit en parlant de Siméon Luce, — une singulière idée de ceux qui se consacrent à l'étude spéciale du moyen âge et auxquels on décerne, non sans quelque dédain, l'épithète de « chartistes ». On se les représente volontiers avec quelque parchemin sous les yeux, qui absorbe toute leur intelligence et dévore tout leur être. Il n'en est pourtant pas ainsi, et, si belle prison que soit le moyen âge, nous prétendons n'y pas rester enfermés. »

En même temps qu'il vivait dans l'ancienne France, Léon Gautier vivait intensément dans la France d'aujourd'hui : il la voulait belle, la voulait grande, la voulait chrétienne. Etudiant, il fut de « la famille O'Connel », avec Ravelet, Henri Lasserre, le P. Lescœur, Supérieur de l'Oratoire, le P. Mas, des Frères Prêcheurs, le sculpteur Cabuchet, d'autres encore, qui tous avaient en vue ce qu'ils appelaient « la christianisation des fonctions ».

Léon Gautier voulait aussi la rechristianisation du pays, celle de la pensée et celle de la vie sociale. Il fut

un des journalistes du *Croisé* ; il fut un des fondateurs de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers.

Le Croisé, qui parut en 1859 et ne vécut que peu d'années, avait cette ambition, nouvelle alors, d'être catholique, — et hardiment, — sans être d'aucun parti politique. Il paraissait le samedi. Les principaux rédacteurs étaient, avec Léon Gautier, Hello, Georges Seigneur, Paul Vrignault, Henri Lasserre, Dubosc de Pesquidoux, Henri de l'Épinois.

Le tirage n'était pas gros et quelquefois la copie manquait. Le rédacteur en chef était Georges Seigneur et l'établissement du numéro lui donnait souvent beaucoup de peines. Une fois, au beau milieu de la nuit, il vint carillonner à la porte de Léon Gautier :

— Que voulez-vous ?

— De la copie.

Heureusement, Léon Gautier en avait. Gaiement, il la passa à Seigneur sous la porte.

C'était Hello, d'ordinaire, qui sauvait la situation. *Le Croisé* était surtout le journal d'Hello. Un journal de jeunes. Et quelle flamme ! quelle élévation dans la pensée et quelle fierté dans la foi !

A l'avant-garde sur le terrain de la pensée catholique, Léon Gautier le fut aussi sur le terrain de la question sociale. Se souvient-on assez de ces « éclaireurs » qui ont frayé la route au gros de l'armée ? De ces jeunes catholiques d'action sociale d'il y a quelque soixante-dix ans ? Ils n'avaient peut-être pas le mot, mais ils avaient la chose.

Léon Gautier fut un des premiers artisans de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. La semence de cette grande œuvre avait été jetée dans le patronage de Notre-Dame de Nazareth, où Maurice Maignen se dévouait aux apprentis. Léon Gautier l'y aidait et aussi son ami Paul Vrignault, qui écrivait pour ces apprentis des chansons d'un caractère délicieusement populaire, dont un autre ami de Léon Gautier, Albert Dupaigne, faisait la musique simple, enlevante, admirablement appropriée : *La sagesse de Nicolas* ; — *Les compagnons de saint Eloi* ; — *La première armoire*, ce cri de joie du jeune menuisier :

« J'ai fini, j'ai fini
Mon armoire en chêne verni... »

et bien d'autres chansons du même sentiment.

Mais l'apprenti devient ouvrier. Va-t-on l'abandonner ? Le Cercle Montparnasse, ce premier Cercle catholique d'ouvriers, continue le patronage de Nazareth et Léon Gautier en fut aussi. Sur la demande de Maurice Maignen, il y donna aux ouvriers un cours d'histoire de France.

Après la leçon de la défaite de 1870 et de la Commune, Albert de Mun y vint, le soir du 10 décembre 1871, amené par Maurice Maignen, qui lui avait demandé de parler aux ouvriers. « Et là, — a-t-il dit, — m'ayant placé en face des ouvriers membres du Cercle, il décida en un moment du reste de ma vie. »

Dans son livre « *Ma vie sociale* », Albert de Mun raconte que, lorsqu'il eut fini de parler, un de ses auditeurs, assis près de lui, lui étreignit les mains : « C'était Léon Gautier, l'amant passionné du moyen âge chrétien, l'enthousiaste historien des Epopées françaises, celui dont l'œuvre fut symbolisée par le chevalier de Frémiet revêtu de sa cotte et de ses armes, qui tient devant sa poitrine, comme une devise et un cri de bataille, le mot « *Credo* », gravé dans une banderole. »

Quinze jours à peine plus tard, le 23 décembre 1871, l'Œuvre des Cercles naissait.

Albert de Mun, Robert de Mun, Emile Keller, Maurice Maignen, Paul Vrignault, La Tour du Pin, Léon Gautier, Léonce de Guiraud, Armand Ravelet l'établissaient sur la doctrine sociale de l'Eglise, sur l'Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*. C'était dans une petite chambre du Cercle Montparnasse, humblement meublée d'un lit de fer et de chaises de paille, la chambre de Paul Vrignault.

Une figure qui ne cherchait qu'à se cacher, mais qui, malgré elle, se trouvait toujours aux beaux moments et aux beaux endroits, cet ami de Léon Gautier, ce Paul Vrignault, un poète et un mystique en même temps qu'un soldat.

Engagé volontaire et prisonnier de guerre en 1870, il était rentré, en 1871, le premier au Ministère des Affaires étrangères, où il avait un service, et à la fin de la Commune, il avait sauvé de l'incendie ce Ministère. On voulut l'en récompenser. Un des Directeurs, M. de Billing, un protestant, le fit venir et lui dit :

— Le Ministère a une dette envers vous et il veut la payer. Que pouvons-nous faire pour vous être agréable ?

Vrignault eut une idée magnifique.

— Eh ! bien, dit-il, prêtez-moi pour un jour l'argenterie dont se sert le Ministère quand il reçoit à dîner des princes ou des ambassadeurs.

— Que voulez-vous en faire ?

— Y faire manger mes pauvres. »

M. de Billing comprit. L'argenterie fut prêtée : les surtouts ciselés, les assiettes, les plats, les couverts de la plus belle orfèvrerie, tout, et tout cela bien entendu, entouré de fleurs et rempli de tout ce que demande un grand dîner. Servis par des valets en livrée, les pauvres de Vrignault, les pauvres de sa conférence de Saint-Vincent de Paul, mangèrent dans la vaisselle des rois.

Ainsi sentait-on « l'éminente dignité du pauvre », ainsi pensait-on catholique dans l'Œuvre des Cercles.

Gardant et allongeant ses veilles pour les travaux de sa plume, Léon Gautier donnait à cette œuvre, — comme à d'autres, telles que la Conférence Saint-Vincent de Paul, le Conseil de Jésus-Ouvrier, la Société Bibliographique, etc... — les loisirs que lui laissaient l'École des Chartes et les Archives nationales. Combien de conférences aux ouvriers n'a-t-il pas faites ? Avec quelle verve, quel sentiment, point cherché, mais tout spontané de vraie fraternité chrétienne !

*
*
*

Qu'il est doux d'aimer ses frères ! Qu'elle est bonne, la joie de travailler pour Dieu !

Léon Gautier ne goûtait pas seulement cette joie, — et celle de servir la France et celle de servir la vérité, — avec les ouvriers du Cercle Montparnasse et des autres Cercles catholiques, il la goûtait aussi, à l'École des Chartes, avec ses élèves.

Ses devoirs de catholique ne prenaient rien à ses devoirs de professeur de paléographie. Il ne comptait pas les minutes de son cours et dépassait souvent l'heure. Là aussi, d'ailleurs, il demeurait catholique ; il pratiquait « la christianisation de la fonction. »

Chaque année, il commençait ainsi son cours :

— « Dieu aidant, — car j'ai l'habitude de mettre Dieu à la base de tout ce que je fais, — c'est pour la vingtième fois... (ou la vingt-deuxième... ou la vingt-sixième...) que je commence dans cette Ecole le cours de paléographie... »

Et de même faisait-il en terminant son dernier cours de l'année.

— ... C'est par le nom de Dieu que je tiens à commencer l'année, — disait-il, — c'est par son nom que je veux la clore. L'érudition, les connaissances, la méthode que vous aurez acquises autour de la table ovale, vous n'avez pas le droit de les garder inutiles, encore moins d'en faire un instrument de lutte contre Dieu et la religion. Surtout jamais ne sacrifiez la vérité... »

Aucun de ses élèves ne l'a oublié, ni l'action qu'il a exercée dans son enseignement.

De tous les cours de l'Ecole des Chartes, le cours de paléographie est, dans ses éléments, le plus ardu. Léon Gautier lui donnait la vie, tant sa parole était vivante et chaude. Des lettres des vieilles écritures il faisait des personnes animées. Cette lettre plus haute que les autres, c'était Calypso, dont la tête dépassait celles des autres nymphes. Cette lettre avec sa grosse boucle, c'était un bonhomme pansu. Si quelque élève ne se souvenait pas des différentes significations qu'a, dans l'écriture du XIII^e siècle, la lettre p, suivant qu'elle a le pied traversé d'une barre, le pied arrondi en une boucle, ou la tête coiffée d'un béret, Léon Gautier se levait, courait au tableau noir et y écrivait, en caractères de grande taille, les trois p, avec leurs trois sens : *per*, *pro*, *pre*. Et avec quel entrain !

Quelle vie aussi il mettait dans la lecture des Chartes ! Cette lecture, comme il l'enrichissait, sans effort, tout naturellement, de faits, de visages, de connaissance du passé, de la vie sociale ou de la vie domestique d'autre-

fois et des pensées, des croyances qui commandaient à l'une et à l'autre !

Que d'inoubliables aspects de la vieille France il savait et il aimait faire sortir du moindre texte, du moindre mot déchiffré ! Sa leçon de lecture était une leçon d'histoire. Avec lui, ses élèves ne s'ennuyaient jamais ; non seulement ils apprenaient à fond la paléographie, mais ils se passionnaient pour l'histoire du moyen âge.

Et comme Léon Gautier savait aussi, par la pente naturelle de son cœur, s'intéresser à chacun de ses élèves et les aider dans leurs travaux !



Ce moyen âge qu'il aimait tant. Léon Gautier, après l'avoir fait aimer de ses élèves de l'École des Chartes, l'a rendu présent à l'esprit de tous les lecteurs de ses livres, principalement des lecteurs de ses livres les plus connus : *Les Epopées françaises*, *La chanson de Roland*, *La Chevalerie*.

La vieille France, — c'est-à-dire la France dans sa jeunesse, — n'était pas seulement une nation guerrière et une nation bâtitseuse : c'était une nation qui parlait et qui chantait. Quand chanterait-on, si ce n'est au printemps de la vie ? Le moyen âge avait ses poètes à côté de ses soldats.

C'est, pour une grande partie, des chansons de geste que Léon Gautier a tiré sa *Chevalerie* ; c'est là, comme dans les documents historiques, qu'il a vu vivre les temps qu'il a évoqués. Comment n'y aurait-il pas vu ce qu'il avait entre les mains : leur poésie ?

Il n'était donc pas vrai, l'« Enfin Malherbe vint » ; la littérature, la poésie françaises étaient nées, au contraire, bien avant les stances à du Périer. Il n'était donc pas vrai, non plus, malgré les échecs du xvi^e, du xvii^e, du xviii^e siècles, que « le Français n'a pas la tête épique. »

Nous avons, avant Villon, cinq cents ans de littérature nationale. Nous avons, non pas une ou deux seulement, mais cent épopées. C'est à faire connaître et à remettre en honneur cette littérature et cette poésie, sorties des entrailles mêmes de la nation, que Léon Gautier, au

long d'un travail de vingt années, s'est appliqué dans ses *Epopées françaises*.

« Un Anglais, en 1878, — disait-il, — ne parle pas sans émotion de son Richard Cœur de Lion, de son Edouard III, de son Henri V... Un Allemand, de son côté, répète encore, avec des larmes, certain de ses *lieder* qui remontent à plusieurs siècles. Ni l'un ni l'autre ne renient leur histoire d'avant le xvi^e ou d'avant le xix^e siècle. Ils la connaissent, ils en sont fiers, ils en vivent. Ne ferons-nous pas de même, nous aussi ? Nous qui pouvons aller au-devant de nos ennemis avec les noms et les souvenirs d'un Clovis, d'un Charles Martel, d'un saint Louis, d'une Jeanne d'Arc ; nous qui avons derrière nous douze cents ans de gloire ? Ne ferons-nous pas de même et ne chercherons-nous pas à renouer le fil brisé de toutes nos traditions ? »

Les *Epopées françaises* ont renoué ce fil. On peut, aujourd'hui, discuter sur la qualité de la littérature du moyen âge ; on ne peut plus l'ignorer ni la nier : il y a eu, chez nous, pendant les quatre ou cinq siècles qui ont précédé Ronsard, une poésie épique en langue romane, cette première forme, cette jeunesse de notre langue.

Léon Gautier étudie longuement l'origine et la formation des chansons de geste ; il recherche et détermine ce qu'elles doivent aux Celtes, aux Romains, aux Germains, à l'Eglise. Il en dit les caractères, la versification, le style ; il y trouve des ressemblances avec l'épopée homérique : l'épithète attachée aux héros, les descriptions d'armées, les combats singuliers ; il note ce signe distinctif : les chansons de geste sont faites pour être chantées.

Il les voit et il les montre groupées par *cycles* ou *gestes*, tournant autour d'un héros ou d'un fait considérable, ayant frappé l'imagination : geste du roi (Charlemagne) ; — geste de Guillaume (d'Orange) ; — gestes de Girard de Roussillon, d'Aubery le Bourgoing, de Raoul de Cambrai, etc.

Nos chansons de geste, et avec elles la pensée, la gloire, l'influence de la France, ont fait le tour du monde, portées de château en château, de ville en ville, par les jongleurs. Léon Gautier les suit dans leurs voya-

ges en Allemagne, en Néerlande, en Angleterre, aux pays scandinaves, en Espagne et en Italie.

Il les suit de même à travers les temps et il fait leur histoire, depuis leur épanouissement en France et leur rayonnement à l'étranger jusqu'à la « grande ingratitude » de la Renaissance et jusqu'à la réhabilitation qui commença vers 1830. Il marque les diverses étapes des romans de chevalerie, derniers romans en vers, romans en prose, incunables de Troyes et de Rouen, Bibliothèque Bleue. A l'oubli des lettrés il oppose le souvenir persistant du peuple, qui continue à feuilleter les petits livres où se trouvent les derniers échos des jongleurs, et qui aime à voir se balancer, au-dessus des portes de ses auberges, l'enseigne : « Aux quatre fils Aimon. »

Les caractères généraux des chansons de geste ainsi établis, après leur origine et leur formation, leur histoire ainsi retracée complètement, Léon Gautier passe en revue deux de leurs familles, la *geste du roi*, de Charlemagne et la *geste de Guillaume*.

Il en dit, pour chaque chanson, les légendes et les héros. Il les analyse une à une. il les raconte :

Dans la *geste du roi* :

Berte aus grans piès, Girard d'Amiens, Mainet, Enfances Charlemagne, Enfances Ogier, Chanson d'Aspremont, Girard de Vienne, Renaus de Montauban, Ogier le Danois, Jehan de Lanson, Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, Galien, Simon de Pouille, Acquin, Destruction de Rome, Fierabus, Olinel, L'Entrée en Espagne, Prise de Pampelune, Gui de Bourgogne, Chanson de Roland, Gaydon, Anséis de Carthage, Chanson des Saisnes, Macaire, Huon de Bordeaux, Couronnement Looy.

Dans la *geste de Guillaume* :

Enfances Garin, Girart de Viane, Garin de Montglane, Renier de Gennes, Hernaud de Beaulande, Aimeri de Narbonne, Enfances Guillaume, Département des enfants Aimeri, Le Siège de Narbonne, Le charroi de Nîmes, La prise d'Orange, Enfances Vivien, Covenant Vivien, Aliscans.

Il rapproche de l'histoire ces légendes ; il y trouve les échos des guerres de Charlemagne : guerre d'Espagne, guerre contre les Saxons, guerre contre les grands

vassaux. Il montre dans l'histoire, dans un fait vrai, la source de la légende, de la chanson de geste. Comment l'histoire devient-elle légende ? Léon Gautier le recherche et le trouve ; il suit les étapes de la transformation : il précise ce qui distingue essentiellement l'histoire et la légende et il met chacune à son rang :

« On a souvent prétendu, — dit-il, — que la légende embellissait l'histoire, qu'elle grandissait les héros, qu'elle supprimait le réel au profit de l'idéal. Nous ne saurions partager une telle opinion. Presque toujours la légende est incomplète ; elle n'envisage les héros que par un côté de leur génie, et le côté qu'elle choisit, c'est toujours le plus brillant et le plus tapageur. »

Léon Gautier déclare le vrai Charlemagne plus grand que « l'empereur magne » des épopées qui l'ont chanté ; saint Louis dans sa prison plus grand que Guillaume à Aliscans ; Bayard plus grand qu'Ogier le Danois, toute la vraie France plus belle que la France des chansons de geste.

Entre toutes les chansons qu'il étudie, il donne une place à part à la plus ancienne et la plus parfaite, *la Chanson de Roland*. Trouvère du xix^e siècle, il s'en fera l'éditeur, et il aura la joie de voir s'abaisser devant elle le pont-levis de l'Université et de la voir entrer dans la grand'salle de l'enseignement classique. Aucune autre n'est d'idées plus hautes, plus chrétiennes, plus françaises, et si Roncevaux est une défaite, c'est une défaite glorieuse et qui n'a pas longtemps attendu sa revanche.

« Si je me suis obstiné à populariser mon vieux cher poème, — écrivait Léon Gautier dans la Préface de la 7^e édition de sa *Chanson de Roland*, — si chacune de mes sept éditions représente une somme considérable de travail et offre aux lecteurs des améliorations importantes ; si je me suis promis à moi-même de ne me point reposer avant d'avoir publié un texte à peu près parfait, c'est que j'ai toujours eu, à cet égard, d'autres préoccupations que des préoccupations littéraires ; c'est que je me suis surtout proposé de rappeler à la France son glorieux passé et ses traditions nationales.

« Dirai-je toute ma pensée ? Je n'ai jamais vu sans quelque jalousie les autres peuples respecter leurs ori-

gines et se passionner pour leur lointaine et mystérieuse beauté. Emu devant un tel spectacle, je me suis dit, un jour, que je travaillerais, dans mon humble sphère, à faire de mon pays une nation vraiment traditionnelle, qui ne s'imaginât point dater de quatre-vingts ans, et se souvînt de ses quatorze siècles d'existence et de gloire.

« Voilà pourquoi je ne regretterai jamais d'avoir remis en honneur ce chef-d'œuvre si longtemps délaissé et de lui avoir consacré tant d'années d'une vie que deux amours ont surtout consolée : celui de la patrie et celui de la vérité. »

Léon Gautier ne se contente pas de faire l'analyse et le résumé des chansons de geste, une à une ; il en donne, traduits en français moderne, les plus beaux morceaux, souvent d'une longueur très importante. Il a ainsi rassemblé dans son ouvrage une véritable anthologie épique du moyen âge.

Quelle mine, et qui n'est pas assez exploitée, ces épopées, ces riches jaillissements du génie français dans sa prime jeunesse ! Quelle foule de personnages de toutes sortes, de héros et de bouffons, de figures brutales et d'âmes tendres, de scènes pathétiques, de dialogues émouvants ou rapides, de contrastes et d'accords, de larmes et de rires, de pensées, de sentiments ! Quelle exubérance de vie !



Nous n'avons pas eu d'Homère, sans doute : nos chansons de geste manquent de personnalité, elles manquent d'art, elles ne connaissent ni les nuances, ni les transitions, ni les proportions ; nos vieux poètes ne savent point détailler longuement le sentiment de la nature, qu'ils ont pourtant, la douceur du mois de mai et du chant des oiseaux ; mais nos épopées ont d'autres qualités : elles sont spontanées, simples, naturelles ; elles sont fortes, même jusqu'à la rudesse. Si l'on n'y peut reconnaître la voix d'un poète déterminé, l'âme humaine, l'âme française y parle :

« Quant à moi, dit Léon Gautier, partout où je peux

constater l'action de l'homme, entendre sa parole, et, — chose plus difficile, — aller jusqu'au fond de sa pensée, je me recueille, je prête l'oreille, je fais silence. Dans une chanson populaire, dans une complainte, dans une ronde, je sens vivre, frémir, parler et penser l'humanité toute entière. Mais s'il s'agit d'un chant véritablement national, d'un chant qui exprime vivement les idées et les aspirations de tout un peuple, je me sens encore plus profondément ému ; je me dis que j'ai là, sous les yeux, le résumé vivant de l'histoire de cette nation, et je me prends soudain à la considérer avec une attention plus intense, avec un amour plus persévérant.

« Et que dirais-je si cette nation est la mienne, si ce poème est écrit en ma langue, si j'ai la joie d'y découvrir l'origine de ma race et de mon parler, si ce chant a été jadis entonné par la voix de mes pères, s'il a excité leur courage au matin d'une bataille où les flots de sang ont trempé la terre, s'il les a reposés dans leurs fatigues et consolés dans leurs peines, s'il les a fait rire et pleurer, si j'y puis retrouver la physionomie de leur esprit et y entendre les battements de leur cœur ? Un tel chant, en vérité, ne saurait m'être indifférent ; et alors même que la langue en serait primitive et rauque, que la pensée en serait grossière et le style médiocre, je ne saurais m'empêcher de lui trouver je ne sais quelle saveur exquise. Bref, en le lisant, je suis chez moi... »

Le son français, l'air de la maison, voilà ce que nous entendons, voilà ce que nous respirons dans la poésie épique du moyen âge.

Et ce sont des hommes de chez nous, des héros de chez nous qui habitèrent cette maison, et quels héros ! Léon Gautier fait leurs portraits, il les prend dans les chansons de geste. le portrait de Charlemagne dans le cadre de son palais, de sa cour, de ses journées de guerre ou de paix ; les portraits aussi des compagnons de « l'empereur à la barbe fleurie. » Fièrement, il compare les héros de nos chansons, nos héros, à ceux d'Homère : Charlemagne à Agamemnon, Roland à Achille, Olivier à Patrocle, Naines à Nestor, Turpin à Calchas, Ogier à Ajax.

La supériorité de nos héros, elle est dans leur âme,

elle est dans leur pensée. Que pensaient les poètes du moyen âge et le moyen âge lui-même ? Quels étaient leurs idées sur Dieu, sur l'homme ?

Nos chansons de geste sont ardemment patriotes, nationalistes pourrait-on dire. La France y est mise au-dessus de tous les autres pays : c'est la douce France ; c'est la terre de liberté, « France la solue » ; c'est la « terre-major ». Le *Couronnement Loos* commence ainsi :

« Quand Dieu fonda cent royaumes, le meilleur fut la douce France et le premier roi que Dieu y envoya fut couronné sur l'ordre de ses anges... Mais le roi qui de France porte couronne d'or, doit toujours être un brave et un vaillant. Il doit aisément mener 100.000 hommes jusqu'aux ports de l'Espagne. Qui fait tort au roi de France doit être poursuivi par bois et par vaux, jusqu'à ce qu'il soit mort ou repentant. Et si le roi de France ne le fait pas, France est déshonorée : c'est à tort qu'on l'a couronné. »

Roland identifie en lui tous les Français ; il meurt en pensant à la France et à Charlemagne et, le jour de Roncevaux, le ciel s'obscurcit, des Pyrénées au Rhin :

C'est li granz duels pur la mort de Rollant.

Dans les anciennes chansons de geste, le roi de France est entouré de respect. C'est un chef militaire, avec les champs de mars et les champs de mai ; c'est un roi à cheval, allant et bataillant, pour faire la France, aidé

De cels de France ki les regnes conquièrent.

Il est assisté de Dieu, qui lui envoie des messagers. S'il a droit à l'obéissance et au service de ses vassaux, il a, lui aussi, ses devoirs militaires et féodaux ; il est le premier soldat de la France.

Imprégnées de patriotisme, les chansons de geste ne sont pas moins imprégnées d'idée religieuse. L'esprit de ces chansons, c'est l'esprit des Croisades. Délivrer des infidèles la chrétienté, voilà la pensée des chansons épiques de la première époque.

Nos épopées sont chrétiennes. Dans la *Chanson de Roland*, par exemple, le christianisme « se donne librement carrière. Il élève et transfigure tout. Charlemagne et son neveu Roland sont des héros qui ont cent coudées de plus que ceux de l'antiquité ; ils ont l'esprit plus large,

la vue plus longue ; ils sont plus naturels, ils sont plus *humains*, et cependant ce sont des géants. » Ils combattent pour Dieu.

Le Dieu que connaissent et qu'invoquent les poètes et les héros de nos chansons de geste, est le vrai Dieu, Dieu pur esprit, *Dex l'espirit* ; Dieu éternel, *qui fut et est et iert* ; Dieu créateur, *qui tot forma*, qui « établit les lois. » Ces poètes et ces héros connaissent et adorent « le Filz sainte Marie. » Ils prient la Vierge, les Anges, les saints.

Sans doute, ils ne sont pas des théologiens ; bien des erreurs et des ignorances se mêlent à leur foi ; mais ils sont chrétiens, et, ce qu'ignoraient les héros d'Homère, ils savent d'où vient l'homme, ce qu'il est et où il va.

Dans nos vieilles épopées, le monde invisible est voisin du monde visible ; le ciel n'est pas séparé de la terre. Il y a lutte entre l'armée de la Vierge, des anges, des saints et l'armée des démons, de *l'aversier*, comme entre l'armée des chrétiens et celle des païens. Le miracle n'étonne personne. Dieu arrête le soleil à la voix de Charlemagne, comme jadis à la voix de Josué.

Les héros de nos poèmes épiques prient sans cesse ; ils assistent à la messe, ils se confessent, ils communient. Le Pape, « l'Apostole » de Rome, est à leurs yeux, le représentant suprême, le sommet de l'autorité apostolique.

Si l'âme humaine vaut surtout par la connaissance de la vérité et par la foi religieuse, les héros de nos épopées nationales ne sont-ils pas plus grands que ceux d'Homère ?

Léon Gautier se défend, d'ailleurs, de vouloir rabaisser la valeur des littératures classiques :

« Il est si facile et si doux, dit-il, d'admirer à des titres divers l'incomparable perfection de la langue homérique et du style virgilien, l'exquise pureté de Racine, le grand souffle de Bossuet et jusqu'à la correction glaciale de Boileau, en même temps que les mâles et fières beautés du *Roland*, de *l'Aliscans* et de *l'Ogier*. L'âme humaine n'est pas si étroite que se l'imaginent certains critiques... »

Il reconnaît « la double supériorité d'Homère au point de vue de la langue et du style », mais il revendique

pour nos épopées du moyen âge « le mérite incontestable d'une conception plus large, d'une doctrine plus pure, d'une pensée plus haute. »

Telle est l'œuvre des *Epopées françaises*. Léon Gautier n'a jamais voulu lever la pioche contre les marbres du Parthénon ; il a seulement débarrassé des ronces de l'oubli notre granit à nous, la littérature, la forte poésie de notre jeunesse nationale. Les voilà, nos chansons de geste : sans doute, elles sont faites de pierres dures et taillées par des mains d'apprentis, mais comme les autres pierres de leur temps, comme les clochers de Chartres, comme les tours de Notre-Dame de Paris, comme la Merveille du Mont-Saint-Michel, elles se dressent désormais, sous notre soleil, toutes scintillantes de lumière, toutes vibrantes de vérité, de pensée française et de foi chrétienne.



L'érudition et l'enthousiasme ne vont pas toujours ni même souvent de compagnie. Chercher scrupuleusement la vérité, la demander loyalement aux documents, à cent, à mille documents ; oublier sa propre pensée et ses propres sentiments pour écouter et enregistrer les témoignages des textes anciens ; appliquer à cette étude, à cette longue, minutieuse et impartiale enquête, tout l'effort d'une vive intelligence et d'un jugement éclairé, toutes les heures d'un opiniâtre travail et aussi toutes les règles de la science, toutes les plus récentes et les plus sûres acquisitions de la critique, et, en même temps, avoir la passion de cette vérité enfin trouvée, la voir belle, la voir vivante, et vouloir non pas la garder jalousement pour soi seul, mais la partager à toutes les âmes, n'avoir pas seulement une tête d'historien, mais un cœur d'apôtre, cela se rencontre rarement, et cela s'est rencontré chez Léon Gautier.

Dans la *Revue encyclopédique* du 2 octobre 1917, un de ses élèves, M. Frantz Funck-Brentano, a raconté que, chaque année, Léon Gautier avait coutume de rappeler, dans un de ses cours de l'Ecole des Chartes, « les deux figures que Jobbé-Duval a peintes en haut de l'escalier

des Archives : l'une représente le *Désintéressement* et l'autre l'*Enthousiasme*. « Ce sont, disait-il, les deux sentiments qui doivent dominer dans la vie d'un érudit. » L'*Enthousiasme* est représenté par un croisé, armé de pied en cap, portant la croix sur son armure... Ainsi le savant doit, toute sa vie, vivifier son œuvre au souffle de sa passion pour le bien et pour la vérité.

« Telle a été la vie de Léon Gautier, — continue M. Funck-Brentano. — Son ardeur généreuse l'a soutenu dans son labeur immense ; on demeure confondu en présence de la quantité et du volume de ses productions sur les questions les plus diverses »... Qu'un publiciste qui laisse courir sa plume au gré de sa pensée, écrive des pages innombrables, on l'expliquera ; mais un érudit, de qui chaque phrase est le fruit de recherches approfondies, on ne peut maîtriser son étonnement. »

Léon Gautier a passé sa vie à étudier la France du moyen âge, à la faire connaître et à la faire aimer de tous ceux qu'il a pu. A quoi servirait l'histoire, si elle demeurait je ne sais quel arcane, je ne sais quel temple fermé où n'entreraient que les rares intelligences d'une caste restreinte ? Léon Gautier a vu, dans l'histoire qui se bâtissait sous ses yeux, — et sous ses mains, — de toutes les pierres documentaires patiemment rassemblées, la maison de famille, le toit patrimonial de tous, et, de sa haute voix, il a appelé tous les enfants de la France à venir s'y instruire et s'y réchauffer le cœur.

Au reste, il professait que notre temps ne peut plus se contenter de l'histoire-bataille. L'histoire de la pensée nous est un aliment nécessaire, autant, sinon plus, que l'histoire des faits. « Ce que nous voulons aujourd'hui, — disait-il, — c'est l'histoire de tous les Français. L'histoire, à travers tous les âges, d'un pauvre ouvrier, de sa femme et de ses enfants, nous intéresse aussi vivement que celle d'un Clovis ou d'un Louis XIV. Comment vivait cet homme et de quoi vivait-il ? Était-il heureux dans son corps et dans son âme ? Avait-il besoin d'être consolé et qui le consolait ?... »

Aussi, dans ses études sur *La France sous Philippe Auguste*, Léon Gautier n'oubliait aucun des recoins de la so-

ciété du moyen âge. Après être entré dans le palais du roi et avoir assisté à son Conseil, il se rendait à l'audience de quelque bailli ; il allait visiter un évêque du XIII^e siècle, puis il priait à l'office d'une église de campagne. Il franchissait le pont-levis d'un château et vivait quelques jours avec un soldat de Bouvines ; la semaine suivante, il s'asseyait à la table de quelque bon marchand qui lui parlait de sa commune et de son métier. Dans la campagne, il s'arrêtait à converser avec les paysans. Il visitait une cathédrale avec l'architecte qui l'avait bâtie et il y entendait retentir les hymnes et les proses. Il écoutait vibrer la poésie épique dans la voix d'un jongleur qui chantait *Aliscans* ou *Girart de Roussillon* ; et il voyait l'art dramatique naître des mystères, et, à l'Université de Paris, toutes les sciences humaines se rassembler autour de leur reine : la théologie.



Aucune société ne peut vivre sans une idée, mais la nature humaine étant ce qu'elle est, l'idée a besoin d'un bras qui la défende. La société du moyen âge était la *chrétienté* ; elle était bâtie sur l'idée chrétienne. Mais qui dompta les bêtes fauves sorties de la forêt barbare ? Qui terrassa le lion accouru du désert de l'Arabie ? Le chevalier.

Cet « Hercule nouveau, » qui mit sa force au service de l'idée chrétienne, d'où venait-il ? Qu'était-il ? Quelle était sa vie et quelle était sa pensée ?

La Chevalerie, le livre justement populaire de Léon Gautier le dit avec netteté et le dit avec amour.

Ne pouvant empêcher la guerre, l'Eglise, qui est l'ennemie de la guerre, a christianisé le soldat : voilà la pensée maîtresse de l'œuvre de Léon Gautier. Le chevalier, c'est le soldat chrétien.

Son soldat, l'Eglise l'a pris où il était : dans les nations d'Occident qui naissaient à la civilisation ; elle est allée trouver le féodal dans sa fertilité et lui a proposé un idéal ; d'un usage germanique. noté par Tacite, — la remise des armes au jeune guerrier, — elle a fait un rite, une sorte de huitième sacrement, de baptême de l'homme de guerre.

Faire du barbare du ix^e ou du x^e siècle un chevalier, quelle entreprise ! Quel chemin, du Raoul de Cambrai qui brûle Origni, du Bègue qui arrache le cœur d'Isoré, au Roland de la légende et au Godefroi de Bouillon de l'histoire ! L'Eglise s'est mise à cette impossible tâche de discipliner un sang aussi brutalement violent, et elle en est venue à bout.

Comme Jésus-Christ dit, dans un des cantiques de saint François d'Assise : *Ordена questo amore*, elle a dit au baron qui brandissait sa lance : « Règle ton courage. » A cette force qui ne savait que faire d'elle-même, qui ne savait où aller, elle a donné un but précis : étendre ici-bas les frontières du royaume de Dieu. A cette violence, qui ne reconnaissait aucune loi, elle a donné une loi : le Code de la chevalerie.

Désormais, la force du poing, la force de l'épieu, la force de l'épée, de la lance, de la masse d'armes, obéit : le chevalier doit être chrétien, croire à *la certaine loi* et la pratiquer ; il y croit et il la pratique ; il veut *conquerre lit en paradis*. Il doit défendre et il défend l'Eglise ; il doit respecter et il respecte ce qu'hier il méprisait : la faiblesse, les prêtres, les moines, les femmes, les enfants. Le chevalier doit aimer et il aime son pays :

Terre de France, mult estez dulz pais !

s'écrie Roland, et le souvenir de la patrie lui remplit le cœur, quand il meurt, à Roncevaux :

De pluseurs choses à remembrer lui prist...
De dulce France...

La France aimée il y a huit cents ans ! Voilà ce que montrent nos chansons de geste, et, avec elles, Léon Gautier, dans sa *Chevalerie*.

Le chevalier ne reculera jamais devant l'ennemi : plutôt la mort que la honte ! Il combattra les infidèles. Il remplira ses devoirs féodaux. Il ne mentira pas et il gardera la parole donnée : Dieu qu'il prie et qu'il sert, est Dieu *qui ne mentit*.

Voilà quel est le Code de la chevalerie. Quelle est la vie du chevalier ? Léon Gautier nous y fait assister, depuis l'enfance du baron jusqu'à sa mort.

Voici la naissance et voici le baptême, voici la joie du

père, de la mère, de la *mesnie*, des vassaux. L'enfant, dès qu'il a les jambes assez longues, monte à cheval. A sept ans, il sort des mains des femmes et commence son éducation militaire ; escrime, équitation, vénerie, fauconnerie. Il a aussi des maîtres de lecture et d'écriture et il apprend ce que l'on sait alors de sciences, de géographie, d'histoire. Son père, sa mère, le chapelain font son éducation religieuse et morale. Ils lui donnent en exemple les chevaliers du ciel et de la terre : saint Michel, saint Georges, saint Maurice ; — Roland, Guillaume d'Orange, Viviers, Renaud de Montauban ; — les neuf preux rangés en trois groupes : Josué, David et Judas Macchabée ; — Hector, Alexandre et César ; — Artus de Bretagne, Charlemagne de France et Godefroi de Bouillon.

Vers 12 ans, le damoiseau va terminer son apprentissage de chevalier, ses *enfances*, chez quelque puissant baron qui le « nourrit. » Ce baron est son maître en chevalerie et le damoiseau lui en gardera toujours reconnaissance. Le corps « moulé », le visage régulier, les cheveux blonds, les yeux pers, le voici messenger, le voici écuyer, le voici à la guerre.

L'heure vient enfin pour lui d'être fait chevalier. Léon Gautier éclaircit l'histoire de l'entrée dans la chevalerie, de l'adoubement. Il en évoque les rites religieux et militaire, de l'émouvante veillée des armes à l'accolade.

Le baron doit faire souche de soldats. Léon Gautier nous invite au mariage du chevalier et nous donne le portrait physique et moral de la châtelaine de la fin du XII^e siècle. Nous voici, à sa suite, au château : nous en faisons le tour, au dehors, d'abord ; puis, le pont-levis passé, et après avoir écouté quelques-unes des *légendes de la porte*, nous montons le perron, nous visitons les salles et les chambres, nous regardons les meubles et les tapisseries. Dîner, chants des jongleurs, tables et dés, chasse : nous vivons, depuis la prière du matin, jusqu'à la dernière heure du jour, et dans tous ses détails, la journée d'un baron.

C'est la journée du temps de paix, c'est la vie privée du chevalier. Sa vie militaire est à son tour mise sous nos yeux : préparation à la guerre et guerre elle-même. Au cours d'une campagne de dix mois, Léon Gautier nous

transporte sur les champs de bataille du moyen âge ; il nous initie à la stratégie, à la tactique de ce temps-là. Combats en rase campagne et sièges de forteresses, coups de lances sur les armures, coups d'épée fendant les heaumes, mêlées terribles ! Et après tant de bataille, la mort calme, majestueuse, chrétienne du chevalier dans son château.

Tel est le bronze, pareil à celui de Frémiet, que Léon Gautier a sculpté dans son livre. Son chevalier, il l'a fait vrai, et il l'a fait vivant.

L'érudit, — l'érudit qui n'obéit qu'au document dûment contrôlé, étudié, comparé. — a commandé à l'écrivain. Tout ce qu'il affirme, jusqu'aux détails descriptifs, est appuyé sur des textes, et la somme de travail que représente une seule page de *La Chevalerie*, est effrayante. Léon Gautier n'a pas demandé le secret du moyen âge seulement aux chansons de geste, aux chartes, à tous les documents écrits ; il l'a demandé à la pierre et au bois, à l'archéologie. Aucune œuvre n'est plus scientifique que la sienne.

Et en même temps, aucune œuvre n'est plus accessible à tous, aucune ne parle davantage à l'imagination, aucune n'a davantage de vie. Il y a dans cet infatigable chercheur un créateur ; il y a dans cet historien un poète. Mais sa poésie est celle de la vérité : « La réalité, dit-il, est presque toujours supérieure à la fiction. »

Cette force créatrice vient à Léon Gautier de son cœur, de sa passion pour la France de toujours, qu'il aime en sa jeunesse du moyen âge. Sans rien ignorer des temps qui ont suivi, il en est lui-même, de cette jeunesse de l'âge français ; il y vit et nous y vivons avec lui. Tout est au présent dans son œuvre, rien au passé, tant l'imagination, — une imagination qui pourtant ne sort pas des frontières de la vérité, — y restitue complètement, y dresse devant nous les hommes et les choses, les corps et les âmes.

A toutes les pages, des figures vivantes surgissent, des scènes se déroulent émouvantes, grandioses, terribles, quelquefois déjà fleuries du rire français ; la confession de Vivien, Guibourc au château d'Orange, la colère de Guillaume, Roland au château de Laon, Vi-

vien et le marchand Godefroi, Roland mourant à Roncevaux et cent autres.

Les paroles vibrent aussi, toutes fraîches, dans cette enfance de la langue française qu'est la langue romane. Nous les reconnaissons comme nôtres, elles et la pensée qui les enfanta, et qui souvent nous les garde encore aujourd'hui, heureusement :

« Fais que dois, aviegne que puet. »

« Fins cuer ne peut mentir. »

« Li fiz au chat doit bien prendre souris. »

Le devoir, la loyauté, la marche dans les pas du père.

Quelque attachante que soit son œuvre, quelque remplie qu'elle soit de pages délicieuses, Léon Gautier n'écrit pas pour écrire ; il avoue hautement son but : « c'est de remettre en gloire la vieille France, c'est de la faire aimer à force de la faire connaître. »

Comme tous les temps, à côté de ses vertus et de ses héroïsmes, le moyen âge a eu ses vices et ses crimes ; les chevaliers étaient des hommes et ils le sont restés. Léon Gautier, qui proclame avec joie le bien, ne cache pas le mal et ne l'excuse pas. Il ne comprend pas, d'ailleurs, autrement le devoir de l'historien. Toutes les fois qu'il les rencontre, il stigmatise énergiquement la brutalité, la violence, la sensualité du baron féodal ou du damoiseau. Plus la tâche était difficile, plus est admirable l'effort tenace de l'Eglise, qui a tempéré, discipliné la force matérielle en lui donnant un idéal, et qui, de ce barbare, est arrivée à faire sortir le chevalier.

L'idéal, la chevalerie sont nécessaires aujourd'hui, comme au temps de Philippe-Auguste. Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille qu'il faut des chevaliers :

« La chevalerie, — dit Léon Gautier, — n'est pas morte tout entière... Quoi que nous fassions, il nous reste jusque dans les moelles certains éléments chevaleresques qui nous préservent de la mort. La race française, grâce à Dieu, aime encore la patrie française, et pour ne point parler ici que de notre pays, il y a encore, de par le monde, une foule de belles âmes droites et fortes qui se passionnent pour tout ce qui est faible et vaincu, qui connaissent et pratiquent toutes les déli-

catesses de l'honneur et préféreraient la mort à la félonie d'un seul mensonge. Voilà ce que nous devons à la chevalerie, voilà ce qu'elle nous a légué. Le jour où seront effacés de nos âmes ces derniers vestiges d'une aussi grande chose, nous mourrons. »

« L'auteur de *La Chevalerie*, — disait Léon Gautier, — s'estimerait heureux s'il avait fait des chevaliers. »

On vit, un jour de la fin du XIX^e siècle, un Français s'en aller, pour servir la France et lui conquérir un monde, sur cette terre d'Afrique où avaient débarqué les combattants de Damiette et de la Mansourah ; on le vit, traîtreusement attaqué, lutter seul, comme Roland à Roncevaux, durant des heures entières, contre une horde de Sarrazins ou de fils de Sarrazins, et, mort, effrayer encore ses ennemis...

Ce héros avait sur sa table *La Chevalerie* ; il l'avait lue et relue : il en avait annoté cent passages, il s'y était imprégné d'idéal, de patriotisme, de passion des grandes choses. Comme l'action est fille de la pensée, il est des épées qui sont filles de certaines plumes. N'est-il pas permis de croire et de dire, pour leur faire honneur à tous deux, que c'est Léon Gautier qui « nourrit » Morès et qui l'arma chevalier ?



En tout ce qu'il écrit, c'est la foi catholique qui commande à la plume de Léon Gautier. C'est sous l'angle chrétien qu'il voit toutes choses. C'est sous cet angle qu'il voit l'histoire :

« Je raconte le passé, — dit-il, — mais je n'enregistre pas froidement, les yeux fixés à terre, les faits qui passent devant moi. Je me tiens debout près de Jésus-Christ et je vois aux pieds de l'Homme-Dieu, comme les flots de deux mers, se réunir les deux océans des faits qui se sont écoulés avant les abaissements de sa naissance et de ceux qui s'écoulaient depuis la gloire de son ascension. C'est ainsi que tout aboutit, pour moi, aux pieds victorieux de Celui qui a évangélisé la paix. A chaque fait qui est antérieur à la nuit du *Gloria in excelsis*, je demande : « Comment as-tu préparé l'avènement de mon

Dieu ? » A chaque fait qui est postérieur à la dispersion des apôtres, je demande : « Comment as-tu servi à l'extension du règne de l'Eglise ? »

Ainsi, en histoire, Léon Gautier a toute la méthode, toute la science critique de l'érudition contemporaine, mais il a la pensée de Bossuet.

Si, dans tous ses écrits, il avait l'ambition de défendre sa foi, de défendre l'Eglise, il ne connaissait, pour le faire, qu'une arme, la vérité :

« Est-ce à dire, écrivait-il, en 1867, dans la *Revue des Questions historiques*, — que les écrivains catholiques n'aiment pas la vérité, et, comme l'a si bien dit M. Gaston Paris, « la vérité pour elle-même, la vérité toute seule ? » Il serait bien douloureux pour eux de n'avoir pas cet amour. Lors donc qu'il leur arrive de commenter chrétiennement les faits du passé et de faire de la philosophie de l'histoire, *plus que tous les autres*, ils sont tenus de se montrer sincères et d'être les amis passionnés de la vérité scientifique. »

Il estimait que la religion avait tout à gagner au développement des sciences historiques, à l'étude approfondie des textes, suivant les plus sévères disciplines de la critique, celles qui lui faisaient donner à ses élèves de paléographie, en un alexandrin de sa composition, cette règle de sagesse, qui ne s'applique pas seulement à la lecture des chartes :

Ne devinez jamais, mais épelez toujours.

C'était le catholique qu'était Léon Gautier, qui aimait, avant Verlaine, le moyen âge « énorme et délicat ». Il est l'un de ceux qui, par ses travaux sur les chansons de geste, par sa *Chevalerie*, par ses évocations de la vie vraie de ces siècles, longtemps méconnus parce qu'ignorés, ont le plus contribué à faire enfin juger sainement le moyen âge.

Léon Gautier n'est pas un apologiste aveugle de tout ce qui se rencontre au moyen âge. Personne plus que lui n'en a condamné les désordres, les violences, les haines, la sensualité barbare du Germain, comme la sensualité raffinée du Romain.

« Au moyen-âge, — a-t-il dit, — on trouve à la fois ce qu'il y a de plus sublime et ce qu'il y a de plus vil...,

la puissance militaire la plus insupportable, d'autant plus dangereuse à cette époque qu'elle est éparpillée entre les mains d'une foule de petits tyrans, et, d'un autre côté, une puissance toute nouvelle, celle de l'esprit, qui, exercée par un vicillard, à Rome, et par de faibles prêtres, contrebalança celle du glaive et finit par la gouverner. »

Léon Gautier ne regarde la féodalité que comme une étape nécessaire. Il distingue entre la féodalité et la chevalerie : « La féodalité, c'est la force ; la chevalerie, c'est le frein. » Ce n'est pas la force que Léon Gautier glorifie, ou la force qu'il glorifie, ce n'est pas celle de la lance, c'est celle de l'esprit. Le moyen âge, à ses yeux, c'est la lutte et c'est la victoire de l'Eglise contre la barbarie, et c'est cela qu'il aime dans le moyen âge :

« La tâche du moyen âge, — dit-il, — a été triple : il a eu à lutter contre le mal qui provenait des anciens paganismes et à le détruire ; il a eu à développer les bons éléments qui se trouvaient dans les anciennes civilisations ; il est parvenu enfin à faire triompher dans le monde toutes les idées saines, toutes les vertus vraies qui, désormais, ne sauraient plus disparaître. »

Le moyen âge qu'aime Léon Gautier, c'est celui qui tisse des dentelles de pierre en l'honneur de la Vierge et qui, dans le demi-jour des chapelles, couche, en leurs images de pierre, les barons joignant enfin les mains.

*
* *

En cette défense du moyen âge, comme en tout ce qu'il écrivait ou pensait, Léon Gautier mettait tout son cœur. On lui reprochait quelquefois d'avoir un enthousiasme qui faisait, prétendait-on, tort à la science. Le cœur a encore aujourd'hui mauvaise presse en certains milieux intellectuels. On le dirait brouillé avec l'intelligence. Il n'est permis d'avoir raison que froidement.

Léon Gautier avait raison, avec de la flamme. Il éclairait et il réchauffait. Il sentait l'histoire en même temps qu'il la voyait. Il n'admettait pas, lui, que l'on bannit du domaine de l'érudition le cœur, la passion même, mais légitime et équitable : « Pourquoi, — disait-il, —

n'échaufferions-nous pas ce que nous savons être la vérité ? Pourquoi ne dirions-nous pas hautement que nous aimons cette vérité ?

Léon Gautier, — et c'est là l'un des traits les plus saillants de son âme, — était un homme qui aimait ce qui est véritablement et chrétiennement aimable ; il était l'homme d'un amour ordonné, l'homme d'un enthousiasme qui le garda jeune toute sa vie.

Il aimait par-dessus toutes choses Dieu et l'Eglise et cet amour se répandait en tous ses autres amours. — Est-il besoin de dire qu'il aimait son foyer et les siens ? Mais c'est là un terrain sur lequel je ne saurais aller. Je ne voudrais pas tomber dans ce qu'il détestait, dans ce qu'il appelait « la profanation de l'intime. »

Il aimait le moyen âge, où il voyait une si belle floraison chrétienne ; il aimait la vérité ; il aimait l'histoire et la mettait au-dessus de la légende, au-dessus même de ces chansons de geste, de cette *Chanson de Roland*, dont pourtant il lui était bien impossible de médire ; il aimait la liturgie, les hymnes, les proses, les psaumes ; il aimait ses Archives nationales, son Ecole des Chartes et son métier de professeur.

Il aimait la France, bien entendu, et passionnément, et c'est de cela qu'est fait en partie son attachement à l'étude des chansons de geste : il y retrouvait le son de la voix de nos pères. Quand, au lendemain du Roncevaux de 1870, il travailla à faire connaître de plus en plus la *Chanson de Roland*, c'était sa façon à lui de sonner le clairon, ou, si l'on veut, l'oliphant.

Il aimait son petit pays d'adoption, l'Anjou, cette maison et ce jardin où il revenait chaque été, et où les pages d'épreuves venaient trop souvent le retrouver et l'obliger à s'asseoir durant de longues heures sous la tonnelle de chèvrefeuille et de noisetiers, près de la rivière ; il aimait ces rives de la Loire et ce couvent de Saint-Maur-de-Glanfeuil, où il lui arriva, un jour, de rencontrer Dom Charnard, à leur grande joie à tous deux, et, un autre jour, de surprendre le P. Delattre, en grand chapeau de paille, enfoncé dans ses fouilles d'une villa gallo-romaine.

Enfin s'il aimait le passé, il aimait aussi son temps, notre temps, et il lui faisait confiance, et il avait cette

devise qu'il dit en terminant un discours à la *Société de l'Histoire de France*, et qui doit être la devise de tous ceux qui, comme lui, savent, aiment et croient :

Ni mépris du passé, ni peur de l'avenir.

L'ambition, une ambition avouée, de Léon Gautier, a été de faire des chevaliers. Il a montré que tous peuvent l'être.

« Il y a plus d'une sorte de chevalerie, — a-t-il dit, — et les grands coups de lance ne sont pas de rigueur. A défaut d'épée, il y a la plume, ou même simplement l'honneur de notre vie. »

Léon Gautier a réuni en lui l'une et l'autre : la chevalerie de la plume et celle de l'honneur de la vie.

**IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR S. PACTEAU
LUÇON (VENDÉE)**

**: : 3-4-10518 : :
AUTORISATION N° 24194
: : DÉPOT LÉGAL : :
: 1^{er} TRIMESTRE 1944 :
: N° 3010 BIS :**